

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 25

Artikel: Le curé de Sanlaville
Autor: Renard, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191743>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En effet, nous trouvons, entr'autres, un nommé Marthe Tauxe délégué avec deux autres personnes de Leysin auprès du Comte de Savoie, à Chambéry, pour obtenir, en faveur des habitants de Leysin, Ponty, Sercenoz et Veyges, une concession de certaines terres en fief. L'acte est passé le 24 juillet de l'an du Seigneur mil quatre cent et onze.

Il serait superflu de citer d'autre preuves, que les archives de nos communes nous fourniraient très abondamment.

Votre correspondant peut donc être rassuré ; il n'y a aucune connexité quelconque entre l'honorables famille Tauxe et celle de l'imprudent qui a failli attirer sur son pays les foudres dangereuses de LL. EE. de Berne.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

K.

LE CURÉ DE SANLAVILLE

par

MADAME GEORGES RENARD.

Ce mois de juillet là, fatigué des chaleurs et des odeurs de Paris, je m'étais enfui de la grand'ville. J'allais, cherchant un trou de verdure ignoré où je pusse à mon aise flâner ou travailler sans subir les assauts d'amis importuns, lorsque je trouvai ce qu'il me fallait dans un petit village inconnu, éloigné de Paris d'une vingtaine de lieues. Un ancien curé retraité venait d'y mourir à la suite d'une paralysie qui avait duré deux ans : sa maison, toute meublée, était à vendre ou à louer ; sa vieille servante, dame Ursule, fidèle gardienne de cet immeuble, ne demandait pas mieux que de s'entendre avec moi. L'affaire fut vite conclue ; je n'eus que ma valise à apporter pour être définitivement installé.

Heureux d'échapper à la nourriture de restaurant, je m'étais arrangé avec dame Ursule pour mon service et mes repas, et n'avais pas été long à me féliciter de cette combinaison : Ursule était un cordon bleu des plus distingués ; plus d'une fois même elle avait eu l'honneur de traiter l'enseigneur l'Evêque.

P'avais, du même coup, acheté une partie de la cave du défunt curé, et je buvais quotidiennement certain vin blanc, fort estimable, qui, au dire d'Ursule, avait été au moins le *Vin de la Messe*... Un type, du reste, cette Ursule. A la fois confite en dévotion et légèrement égrillarde, elle contenait avec verve certaines histoires assez libres, mais elle n'oubliait jamais de ponctuer ses récits de vigoureux signes de croix. Honnête, dévouée et fidèle, elle avait pourtant un fort vilain défaut : elle buvait !

Son ancien maître lui ayant, par testament, légué moitié de sa cave, il ne l'empêchait de se livrer à son penchant pour la boisson. Pendant le jour, elle demeurait correcte, mais, le soir, une fois retirée dans sa chambre son service fini, elle chantait pendant des heures entières, elle-même et sans trêve, cantiques et chansonnnettes, répertoire d'église et refrains de café-concert. Il faut croire qu'elle avait un musical. Moi, je lui passais tout.... elle était si fine cuisinière ! Bien mieux, elle

possédait une qualité d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare : elle avait le respect de l'écrivain. Ce n'est pas elle qui m'eût dérangé quand j'étais à écrire, ni qui se fut permis, sous prétexte de faire de l'ordre, de toucher aux papiers épars sur ma table ! De combien de femmes (j'entends des meilleures) peut-on en dire autant ?

J'avais installé mon cabinet de travail dans l'ancienne bibliothèque du curé. C'était une pièce charmante et gaie avec son ameublement naïf de prêtre de campagne. Une table en noyer, un fauteuil et des chaises Empire, de grands rideaux de laine verte, c'était tout. Une porte-fenêtre ouvrait sur le jardin plein de fleurs, car le défunt les avait beaucoup aimées. Il me venait de là des bouffées de parfums avec un perpétuel gazouillis d'oiseaux familiers. Le seul luxe de la pièce, c'étaient les livres. Il y en avait beaucoup, et de très beaux ; le curé avait eu un faible pour les éditions rares et les ouvrages introuvables. Vieux bouquins solennels, Bibles grecques et latines, commentateurs, sermons, vies des saints, tout cela rangé en bel ordre et soigneusement épousseté par dame Ursule, me tenait fidèle compagnie en mes heures de solitude.

Un matin que je travaillais comme à l'ordinaire, j'entendis un grand coup de sonnette, puis un pas lourd et une grosse voix gaie dans l'antichambre. Comme je m'étonnais de ce bruit éclatant tout d'un coup au milieu de ma tranquillité coutumière, je vis entrer dame Ursule toute rouge et affairée.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

— Monsieur me pardonnera de venir le déranger au milieu de son travail, répondit ma servante, mais M. le curé de Sanlaville est là pour la bibliothèque.

On m'avait dit, en effet, que le défunt avait légué à son collègue, en souvenir de maintes parties d'échecs faites avec lui, tous ses livres et tous ses manuscrits précieux. Il venait les chercher, il était dans son droit.

— Faites entrer, dame Ursule.

— Entrez ! monsieur le curé ! cria-t-elle.

Je vis alors un grand et solide gaillard au cou de taureau, aux larges épaules, qui tenait son chapeau à la main. Une soutane trop courte laissait voir deux pieds énormes et deux mains rougeaudes ; une toison rebelle de cheveux roux s'ébouriffait sur un front large, au-dessous duquel luisaient deux yeux très doux et très francs. Rien du prêtre, du reste ; et sans le costume et la tonsure, volontiers on l'eût pris pour un capitaine de gendarmes ou de cuirassiers.

— Excusez, monsieur, dit-il d'une voix joyeuse, cette invasion dans votre domicile. J'avais une matinée libre, et j'ai emprunté une charrette et un cheval à mon voisin l'aubergiste pour déménager mes livres. Si cependant cela vous était importun, je m'en retournerais comme je suis venu.

— Pas le moins du monde, monsieur le curé, m'empressai-je de riposter, et même si je puis vous être utile...

— Pas besoin ! j'en viendrais bien à bout tout seul.

Et le voilà faisant d'énormes paquets de livres qu'il emportait jusqu'à la charrette comme s'il eût fait ce métier-là toute sa vie. Au bout d'une heure, tout était fini, et les rayons dégarnis s'alignaient mélancoliques

que le long des murs. Dans la charrette, au contraire, les précieux volumes, soigneusement rangés par tas, s'empilaient, tandis que dame Ursule et le curé nouaient au-dessus un grand drap destiné à les préserver de tout accident. Quand tout fut prêt :

— Allons ! adieu, Monsieur, me dit le curé, et merci de votre obligeance.

— Je le regardai ; il était en sueur ; de grosses gouttes perlaient sur sa figure.

— Vous n'allez pas partir ainsi, fis-je ; vous avez chaud et soif, sans doute. Dame Ursule, une bouteille du *Vin de la Messe*. Nous ne refuserez pas de trinquer avec moi, monsieur le curé ?

— Volontiers, dit-il, mais à condition que vous me rendrez ma visite et que vous viendrez voir mes fleurs.

— Affaire conclue, et à votre santé, monsieur le curé !

Il but d'un seul trait, se coiffa de son tricorne, empoigna un fouet qu'il avait déposé dans un coin en entrant, et me tendant sa large main :

— Au revoir, Monsieur, j'attends votre visite, maintenant.

Deux minutes après, la charrette lourdement chargée s'ébranlait, au bruit des claquements sonores du fouet qu'il maniait magistralement.

Ce curé me plaisait. Cet air, à la fois militaire et bon enfant, cette gaîté, cette courtoisie, cette exubérance de vie mêlée à certain air presque candide, tout cela m'était absolument nouveau. J'appelai Ursule.

— Dites-moi, dame Ursule, y a-t-il longtemps que ce curé-là est à Sanlaville ?

— Oh ! oui, Monsieur, il y a bien douze ans.

— Mais il est tout jeune ?

— Pardine, dans les trente-cinq, tout au plus.

— Est-il aimé dans ce pays ?

— Pour sûr, qu'on l'aime ! Ah ! c'est un brave curé, pas fier et pas méchant, allez ! Va-t-on à la messe ? C'est bien. N'y va-t-on pas ? C'est sans doute qu'on a du travail pressé. Jamais de tracas avec lui ; il est toujours content, et si adroit avec cela ! Il sait tout faire, quasiment comme une femme. Il vit tout seul, pas de servante, et il faut voir comme c'est tenu dans sa maison ! Et puis médecin, encore ; et joliment habile ! Louis Vincent, not' voisin, qui s'est cassé la jambe ? Eh bien, c'est le curé qui l'a guéri ; il lui a mis des planches autour, et la jambe s'est recollée. Toujours content, jamais malade, jamais grognon. Un bien brave curé, enfin ! — Son seul péché ce serait peut-être la gourmandise ; et encore, qui oserait le lui reprocher, puisqu'il n'en a pas d'autre ? Il fait joliment bien la cuisine, dans tous les cas ; c'est lui qui m'a appris.

Je voulus arrêter ce flux de paroles, mais quand dame Ursule était lancée, on ne l'arrêtait pas si aisément. Elle continua donc :

— Et puis doux avec les malades ; il fallait voir comme il était bon avec défunt mon maître. Jusqu'au dernier moment, il est venu le voir, et toujours une histoire gaie à lui conter. Il faisait sa partie, il apportait des fleurs, des fruits de son jardin ; c'est qu'il en a, allez ! Il n'y a pas son pareil dans tout le pays pour savoir jardiner ! Et savant ! Il en lit de ces livres !

(La fin au prochain numéro.)